This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. fr II 3.1598

DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Le Jeudi XVI Juin M. DCC. LXXXV,

A LA RÉCEPTION

DE M. L'ABBÉ MORELLET.

A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, rue Chriſtine, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXXXV.

Vet. Fr. II B. 1598

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 JUL 1984
OF OXFORD
LIBRARY

M. l'Abbé MORELLET, *ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M. l'abbé* MILLOT, *y vint prendre ſéance le Jeudi 16 Juin 1785, & prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

LORSQUE ce Miniſtre à jamais célèbre qui ſauva l'Europe du joug des ſucceſſeurs de Charles-Quint, & guérit la France des maux de l'anarchie, voulut ajouter encore à ſa gloire, par l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, les Ecrivains qui les premiers compoſèrent cette Compagnie n'étoient connus que par des productions purement littéraires : la Grammaire, l'Eloquence, l'Hiſtoire, la Poéſie, la Critique, ſembloient former alors toutes les richeſſes de l'eſprit. Le plus grand nombre de ceux qui, ſous le nom de Savans ou de Philoſophes, cultivoient le vaſte champ des Sciences, employoient à l'inſtruction de la Nation

Françoiſe la Langue des anciens Romains ; ou s'ils daignoient adopter le langage vulgaire, ils ne cherchoient point à donner à leurs Ecrits une pureté, & encore moins une élégance qu'on croyoit réſervées aux Ouvrages dont l'objet principal étoit moins l'utilité que l'agrément.

On ne peut douter cependant que le Cardinal de Richelieu, en vous établiſſant, MESSIEURS, les gardiens fidèles de la Langue françoiſe, les témoins authentiques de ſes uſages, les conſervateurs éclairés de ſes principes, & enfin les dépoſitaires & les interprêtes des lois du ſtyle & du goût, n'ait porté ſes vues juſques ſur les avantages que les plus hautes Sciences retireroient un jour de cette belle inſtitution, qui, en perfectionnant, chez un Peuple ingénieux, le grand inſtrument des connoiſſances, l'art du Diſcours, devoit étendre ſi loin les conquêtes de l'eſprit & l'empire de la raiſon. S'il ne prévit pas en détail tous les effets utiles de l'établiſſement qu'il formoit, on doit croire qu'il les preſſentit : car lorſque le génie conçoit une grande idée, s'il n'en ſuit pas tout le développement, il a du moins le ſentiment de la fécondité qu'elle doit avoir après lui. Cet heureux inſtinct caractériſe tous les hommes qui s'élèvent au-deſſus de leur ſiècle ; ils font de grandes choſes, opèrent de grands changemens, & ſemblent charger l'avenir du ſoin de tirer de leurs inſtitutions, des biens plus précieux encore, qui ſeront toujours leur ouvrage & appartiendront à leur gloire, comme les fruits de leurs hautes penſées & l'accompliſſement de leurs vaſtes deſſeins.

Une révolution ainſi préparée par votre illuſtre Fondateur, a diſtingué ce ſiècle & le règne de Louis XV, lorſque les Sciences & la Philoſophie, qui, en adoptant la Langue françoiſe, avoient déjà levé depuis quelque temps le voile dont elles s'enveloppoient, ont commencé à rechercher une parure noble & ſimple, & n'ont pas craint d'emprunter de l'imagination même les couleurs dont elle ſait embellir la vérité.

C'eſt alors qu'on ſemble avoir plus généralement reconnu parmi nous, que l'art de répandre les connoiſſances du genre le plus ſévère, demandoit auſſi de l'Ecrivain un emploi ſavant & refléchi de toutes les reſſources de la Langue; que le ſtyle du Philoſophe avoit ſes lois ſévères, ſa théorie délicate, ſes difficultés, ſes ornemens; qu'il devoit en même temps être ſimple ſans négligence, & ſoigné ſans affectation, & réunir avec meſure l'agrément à la ſolidité, & l'élégance à la profondeur.

Ce fut alors qu'aux productions brillantes de l'imagination, aux merveilles de l'Art dramatique, aux chef-d'œuvres de l'Eloquence dont cette Compagnie avoit à ſe glorifier, on vit ſe joindre les Ecrits de ce Philoſophe aimable dont vous venez, MESSIEURS, de couronner l'Eloge, qui ſut faire quitter aux Sciences l'air auſtère qu'elles affectoient, leur donner une douce affabilité, & les rendre attrayantes pour tous les eſprits, en leur prêtant une parure qui juſques-là leur étoit inconnue.

A peine ſon exemple eut-il appris ce que l'art d'écrire

pouvoit ajouter de charmes à la vérité, que d'autres eſprits du premier ordre ſe ſaiſirent à l'envi de ce moyen puiſſant. Bientôt on vit paroître cet Ouvrage immortel, où le génie, remontant juſqu'aux premières cauſes des Lois, & s'élevant ainſi à une plus grande hauteur que les Légiſlateurs eux-mêmes, nous préſente les idées les plus abſtraites ſous des images tout à la fois juſtes & frappantes, & revêt les conceptions les plus hardies, des plus belles formes du ſtyle. Bientôt notre Langue fut enrichie de cette Hiſtoire de la Nature, où toute la fidélité d'une deſcription s'allie avec le coloris, la vie, & le mouvement d'un magnifique tableau; & preſque en même temps fut élevé, par les mains de la Philoſophie & du Goût, ce noble portique du vaſte édifice des connoiſſances humaines, dignes de la grandeur & de la majeſté du Temple auquel il conduit. Enfin, c'eſt depuis cette époque que ſont ſortis du ſein de cette Académie tant d'Ouvrages ingénieux & profonds, où la raiſon ne ſe montre qu'accompagnée des grâces, & qui préſentent toujours l'intérêt à côté de l'inſtruction.

Au moment où vous daignez, MESSIEURS, m'admettre dans ce Sanctuaire plein de la grandeur de ces hommes célèbres; pourquoi vous rappelé-je le ſouvenir de leurs triomphes? & ne dois-je pas craindre d'en être accablé?

Je ne me diſſimule point la diſtance infinie qui me ſépare de ces grands Maîtres. Mais en recevant de vous une grâce ſi précieuſe, ma reconnoiſſance même m'impoſe le devoir d'excuſer, s'il eſt poſſible, l'ambition que j'ai té-

moignée, & l'heureux ſuccès qui l'a ſuivie; & c'eſt en vous parlant de leur gloire, qui eſt auſſi la vôtre, que je cherche à juſtifier l'indulgence qui me permet aujourd'hui de la contempler de plus près.

Je dirai donc, MESSIEURS, que depuis que je ſuis entré dans la carrière des Lettres, ce ſont là les modèles ſur leſquels mes regards ont été ſans ceſſe fixés, & les guides que j'ai choiſis, même ſans eſpoir de les atteindre; je dirai que le zèle & les efforts ont quelquefois mérité de partager avec les grands talens, les récompenſes littéraires. Je dirai que, dévoué à des études utiles, & ſur-tout à celle de l'Economie publique, ſi intéreſſante par ſes rapports avec le bonheur des Citoyens & la proſpérité des Nations, après le ſoin de découvrir la vérité, je n'ai rien eu de plus à cœur que d'aplanir les ſentiers qui peuvent y conduire; que je ne me ſuis cru diſpenſé, ni par l'importance ni par la ſéchereſſe des queſtions que je diſcutois, de la ſoumiſſion due aux lois inviolables de la Langue; & qu'enfin, dans une entrepriſe pénible, depuis vingt ans formée & conſtamment ſuivie, en m'occupant du développement de la théorie générale du Commerce, l'un de mes ſoins a été de rectifier & de compléter le vocabulaire de cette Science, & de contribuer ainſi de loin, ſous le rapport de mes études, au grand travail dont vous vous occupez. Tels ont été ſans doute les motifs de l'indulgence que vous m'avez montrée, & d'une faveur qui force ma reconnoiſſance à s'accroître de tout ce qui manque à mes titres & à mes talens.

En recevant de vos mains, MESSIEURS, la plus glorieuse des récompenses littéraires, je ne suis qu'un nouvel exemple de l'encouragement que vous voulez donner aux travaux utiles ; & c'étoit un mérite du même genre, plus distingué sans doute, que vous aviez déjà couronné dans l'estimable Académicien dont je viens occuper la place.

On a dit que la vie d'un Ecrivain sédentaire étoit dans ses Livres. Cette maxime n'a jamais pu s'appliquer à aucun homme de Lettres avec plus de justesse qu'à M. l'Abbé Millot.

Il fut élevé chez les Jésuites, qui, sachant mieux discerner les talens qu'ils ne savoient se les conserver, l'appelèrent au soutien de cette gloire littéraire qui leur étoit si précieuse, & qui commençoit à leur échapper. Il entra dans cette Société fameuse, que ses malheurs dispensent désormais de juger, mais à laquelle je ne saurois refuser, dans sa disgrace, un témoignage qui tourne à l'éloge de mon Prédécesseur. Les Jésuites, en se dévouant aux travaux les plus durs, & à toutes les privations de la plus rigoureuse frugalité, sans autre salaire qu'une gloire de Corps dont ils étoient idolâtres, fournissoient à la jeunesse une éducation inférieure sans doute à celle qui fait la gloire de cette Capitale, dans cette Université célèbre, adoptée par nos Rois ; mais éducation la moins dispendieuse & la plus étendue que des Instituteurs puissent donner.

C'est en remplissant ces laborieux devoirs que se forma M. l'Abbé Millot : car un des plus grands avantages des établissemens

bliſſemens deſtinés à l'inſtruction des enfans, eſt peut-être de donner aux maîtres eux-mêmes une ſeconde éducation qui les rend propres à inſtruire des hommes faits. L'Inſtituteur, après avoir étudié l'art d'exciter & de ſoutenir l'attention toujours mobile & foible de cet âge léger, ſe trouve n'avoir appris que celui d'enſeigner les hommes mûrs, en qui reſte tant de cette inapplication, l'un des caractères les plus marqués de l'enfance. Auſſi beaucoup de bons Ecrivains, au nombre deſquels mon Prédéceſſeur ſera déſormais compté, ſont-ils ſortis de l'obſcurité des écoles pour répandre dans le monde la lumière & l'inſtruction.

Heureux l'homme de Lettres qui, en commençant ſa carrière, connoît ſa vocation littéraire, & diſtingue ſon vrai talent. Les Jéſuites avoient compris toute l'importance de ce premier choix. Ils impoſoient à leurs Régens l'obligation de s'eſſayer en différens genres; & dans cette incertitude d'une activité qui ne connoît pas encore ſon véritable objet, ils les appliquoient ſucceſſivement à tous. Cette méthode a dû plus d'une fois avoir l'inconvénient de faire une trop longue diverſion au talent naturel, ou celui de tromper les eſprits diſpoſés à s'exagérer leurs forces; mais au moins, dans cette occaſion, l'épreuve éclaira M. l'Abbé Millot. Son emploi de Profeſſeur d'Eloquence le condamnoit à faire tous les ans une Tragédie latine; il avoit la docilité de la faire, & la ſageſſe de la brûler.

Bientôt, débutant ſur le même Théâtre où le célèbre Rouſſeau de Genève s'eſt montré avec tant d'éclat, il con-

courut à un Prix proposé par l'Académie de Dijon, cette Société littéraire, qui, par le choix des sujets qu'elle a offerts à l'émulation des Gens de Lettres, a fait souvent employer l'Eloquence à la discussion des plus importantes vérités.

Est-il plus utile d'étudier les hommes que les Livres? Telle étoit la question de l'Académie. Qu'il me soit permis, MESSIEURS, d'observer qu'elle porte sur une distinction purement idéale. En effet, comment opposer entre elles l'étude des Livres & celle des hommes? Les bons Philosophes, les Moralistes profonds ne sont-ils pas les Peintres & les Historiens fidèles de la nature humaine? Quel observateur, doué de la sagacité la plus heureuse, eût pénétré seul dans le cœur de l'homme aussi avant que les Essais de Montagne, les Comédies de Molière, les Traités de Nicole, les Sermons de Massillon, & ces Caractères de la Bruyère, dont madame de Sévigné a dit avec une justesse si ingénieuse: *Voilà un Livre qui connoît bien les hommes?*

Le Discours de M. l'Abbé Millot se ressent du défaut de précision de la question proposée. On n'y reconnoît point la marche droite & sûre de son esprit; mais on y remarque une singularité qui intéresse en faveur de l'Ecrivain. M. l'Abbé Millot n'avoit encore vécu qu'avec les Livres, & c'est au commerce des hommes qu'il donne la préférence. Il fait plus; il trace presque en satirique le caractère de l'homme retiré & sauvage, qui fuit la Société pour se livrer tout entier à l'étude des Livres; & ce caractère est le sien. Ce contraste, MESSIEURS, rappelle

l'éloquent Miſanthrope, homme de Lettres, décriant les Lettres devant le même Tribunal, l'Académie de Dijon. Mais ſi l'on a pu ſoupçonner le Citoyen de Genève de ſacrifier dans cette occaſion l'intérêt de la vérité à celui de ſon éloquence ; en voyant M. l'Abbé Millot prononcer en faveur du genre de connoiſſance auquel il pouvoit le moins prétendre, on ne peut douter qu'il n'ait cru ſacrifier l'intérêt de ſon amour-propre à celui de la vérité.

M. l'Abbé Millot annonce dans ce Diſcours le courage, qui fut le caractère dominant de ſon eſprit. Du ſein d'une Société qui ne rendit pas toujours juſtice aux Ecrivains les plus eſtimables, il oſa louer Monteſquieu & défendre l'Eſprit des Lois. Cette noble hardieſſe indiſpoſa contre lui ſes Confrères, & ne lui laiſſa plus l'eſpérance de trouver parmi eux les premiers biens de l'homme de Lettres, le repos & la liberté : mais cette diſgrace lui fut utile, en le faiſant ſortir du vaiſſeau avant le naufrage.

En quittant un état qui ne lui convenoit plus, il en conſerva tout ce qui s'accordoit avec les heureuſes qualités de ſon eſprit & les vertus de ſon cœur. L'habitude à vivre de peu, qui donne l'indépendance ; le goût de la retraite, qui économiſe le temps ; l'amour du travail, qui rend tout facile ; & le déſir d'employer ſes talens à l'inſtruction publique, le plus noble objet des travaux de l'eſprit.

Maître de lui-même & du choix de ſes occupations, il s'exerça d'abord dans l'art ſi difficile d'écrire par la pratique la plus utile de toutes, la traduction ; qui, laiſſant

à l'Ecrivain la liberté de concentrer toutes les forces de ſon eſprit dans la recherche de l'expreſſion, l'accoutume à découvrir & à mettre en œuvre toutes les reſſources de ſa Langue, pour rendre à la fois & la penſée & le ſentiment, & l'image & le mouvement de ſon Auteur; & qui, tenant ſes yeux attachés & fixés de plus près ſur les bons modeles, lui apprend, par l'imitation, à devenir lui-même un Ecrivain original: comme ces grands Artiſtes modernes, dont nous admirons les chef-d'œuvres, ont d'abord copié l'antique, & par l'étude de l'Art, s'élevant à l'expreſſion de la Nature, ont mérité d'être copiés à leur tour.

J'avouerai cependant, MESSIEURS, que, dans le choix de ſes modèles, M. l'Abbé Millot conſulta plus ſon admiration pour eux que ſes forces. Démoſthène fut l'un des Auteurs qu'il eſſaya de traduire. Ce même ſentiment qu'accompagne ſouvent en ſecret la trompeuſe eſpérance d'égaler ce qu'on admire, fut peut-être ce qui le jeta dans la carrière des Bourdaloues & des Maſſillons; où le pouſſoit ſans doute encore l'eſpoir de ſervir les Peuples, en portant dans le cœur des Rois les vérités de la morale publique, environnées de l'autorité de la Religion. Mais il reconnut bientôt que des idées ſaines, un ſtyle pur, une marche ſage, ne ſuffiſent pas à l'homme qui veut émouvoir & perſuader. Le caractère de ſon ame & celui de ſon talent ſe refuſoient à ces mouvemens paſſionnés, ſans leſquels il n'y a point d'éloquence. La foibleſſe de ſon organe, ſa

timidité, l'embarras même de son maintien, l'empêchoient de prendre l'empire que doit exercer l'Orateur sur ceux qui l'écoutent. Il se rendit justice ; & après avoir prêché sans succès un Avent à Versailles, & un Carême à Lunéville, il se livra tout entier à la Littérature, qui lui promettoit plus de gloire, & qui n'a pas trompé ses espérances.

Parmi les différens objets qui s'offroient à sa constante activité, il choisit l'Histoire ; & le désir qu'il eut toujours d'être utile à la jeunesse, borna son travail à des abrégés. Je dis des abrégés, & non des élémens, quoiqu'il ait donné le titre d'Elémens à ses Ouvrages historiques. L'Histoire, qui peut choisir les faits, a des abrégés, les Sciences seules ont des élémens ; encore est-il difficile d'assigner aucune différence réelle entre l'étendue que doivent avoir des élémens, & celle qu'on peut donner à des traités complets ; puisque dans ceux-ci on ne doit rien laisser d'inutile, & que dans ceux-là on ne peut omettre aucun des anneaux de la chaîne qui lie entre elles toutes les vérités.

En abrégeant ainsi l'Histoire, M. l'Abbé Millot semble MESSIEURS, n'avoir fait que se soumettre d'avance à l'inévitable loi qu'imposera le temps. Lorsque je jette les yeux sur ces vastes dépôts des productions de l'esprit humain, qui découragent déjà la curiosité la plus effrénée & le plus ardent désir de savoir, je ne puis me défendre d'une pensée, moins douloureuse sans doute, mais semblable à celle qui frappa Xerxès à la vue de son innombrable armée.

Il pleura ſur cette multitude d'hommes qui, avant la révolution d'un ſiècle, ne ſeroient plus.

A l'aſpect de nos grandes Bibliothèques ne pouvons-nous pas dire auſſi : Un jour viendra, après qu'une inépuiſable fécondité aura augmenté ſans meſure ces immenſes collections, & que la ſeule nomenclature des Ouvrages & des Auteurs ſera devenue l'objet d'une étude ſans bornes, un jour viendra, où tous ces milliers de volumes ſeront enſevelis pour jamais dans le tombeau d'un éternel oubli ?

Je ſais qu'à cette eſpèce de deſtruction échappera un petit nombre de chef-d'œuvres dictés par le Génie & conſervés par le Goût, comme au milieu des ruines de Thèbes la maiſon de Pindare fut épargnée par Alexandre. Mais tous les Ouvrages volumineux, toutes les grandes Compilations, tous les Livres remplis de ces détails qui perdent leur importance, par l'éloignement, reſteront inconnus ou dédaignés dans la pouſſière, faute de temps pour les lire & d'intérêt pour les rechercher. Le ſeul moyen d'en ſauver quelques débris utiles, ſera de tout abréger. Les Hiſtoriens ſurtout doivent s'attendre à ſubir les premiers cette réduction, & il eſt aiſé de la prévoir, quand on conſidère que toute l'Hiſtoire du genre humain juſqu'au ſeizieme ſiècle forme à peine trente volumes, tandis que la plus longue vie du plus infatigable lecteur ne ſuffiroit pas pour dévorer ce que nous avons de Livres ſur l'Hiſtoire de France ſeule depuis le règne de François Ier.

Pline le jeune a dit que l'Hiſtoire amuſe & intéreſſe

de quelque manière qu'elle ſoit écrite. M. l'Abbé Millot ne s'eſt point prévalu de cette maxime, pour ſe diſpenſer de l'écrire avec ſoin : concis avec clarté, pur ſans recherche, ni trop précipité ni trop lent dans ſa marche, ſon ſtyle eſt préciſément celui qui convient à des Abrégés.

Il évite d'abord le grand écueil vers lequel le projet d'un Abrégé ſemble entraîner un Hiſtorien, je veux dire une trop grande brièveté. Il avoit conçu en homme de ſens, que ſi les faits, accompagnés de trop de détails, ſurchargent & rebutent le Lecteur, trop dépouillés auſſi des circonſtances qui les entourent, ils ne donnent plus de priſe à la mémoire, & ne ſe gravent point dans l'eſprit, le fait principal ne s'attachant, pour ainſi dire, au ſol où l'on veut le planter, qu'à l'aide des faits acceſſoires qui en ſont comme les racines. Conduit par ce principe, M. l'Abbé Millot prend un juſte milieu entre la prolixité qui décourage la mémoire, & cette conciſion ſeche, qui, pour ne pas fatiguer l'attention du lecteur, éteint l'intérêt, ſans lequel il n'y a point d'attention.

A ce premier mérite, M. l'Abbé Millot ajoute un goût ſûr, & choiſit avec ſagacité, dans le nombre infini d'événemens que préſente l'Hiſtoire, les faits qui ont un caractère de grandeur ou d'intérêt, ou qui, ſans offrir au premier coup-d'œil la même importance, peuvent fournir des réflexions utiles & des réſultats intéreſſans.

Qu'il me ſoit permis de le dire, MESSIEURS, grâce aux progrès des lumières dont notre ſiècle peut s'honorer, on

connoît mieux aujourd'hui les vrais devoirs & le vrai but de l'Hiſtoire.

Dans le choix des faits publics qui doivent former l'Hiſtoire d'une Nation, les Hiſtoriens anciens, admirables ſans doute par la grandeur de leurs compoſitions, par la vérité de leurs tableaux, par la perfection de leur ſtyle, ſemblent avoir négligé beaucoup d'objets eſſentiels. Ils ne nous font gueres connoître que l'état ſucceſſif des formes des Gouvernemens & de la puiſſance politique de la Cité; ils ne nous racontent que des guerres domeſtiques ou étrangères; des troubles au dedans, ou des négociations au dehors; des révolutions ou des conquêtes.

Mais ils ne nous diſent preſque rien de la légiſlation, de la police intérieure, de l'adminiſtration économique, de l'état de la culture, de l'induſtrie, de la navigation, du commerce, du revenu national, de ſes ſources & de ſon emploi, des travaux & des établiſſemens publics, de l'état des Arts & des Sciences; & il faut convenir que l'Hiſtoire qui embraſſe de nos jours tous ces objets, s'eſt acquis un grand caractère d'utilité publique, en s'aſſociant ainſi à la Philoſophie, qui ſemble lui avoir recommandé les vrais intérêts de l'humanité.

M. l'Abbé Millot, en imitant ainſi Hume, Voltaire, Robertſon, dans le choix des grands faits & des grands réſultats de l'Hiſtoire, montre encore tout le courage d'un Hiſtorien qui ſait remplir ſes devoirs & uſer de ſes droits.

Il dit la vérité ſans foibleſſe, & la dit tout entière; ſelon la maxime du ſage Fleury, perſuadé qu'on la trahit quand on la déguiſe, & qu'on l'outrage quand on la ſuppoſe dangereuſe. Etranger aux préjugés de Corps, d'Etat, de Secte, de Nation, il ne flatte aucun parti, au riſque de déplaire à tous; & ne craint de choquer ni les eſprits outrés, par ſa modération, ni les eſprits timides, par ſa ſincérité.

Les abus du pouvoir, les déſordres de l'anarchie, les vices des Lois, les fauſſes vues de la Politique, l'atrocité & l'inutilité des guerres, les erreurs de l'adminiſtration, les maux qu'a faits l'ignorance, les entrepriſes de la Puiſſance eccléſiaſtique, les triſtes effets de la ſuperſtition, les horreurs de l'intolérance; il révèle tout, dévoile tout, & dénonce à la Poſtérité, marqués d'un ſceau d'ignominie, tous les ennemis du genre humain.

Enfin, MESSIEURS, il exécute le noble projet qu'il annonce dans la Préface de ſon Hiſtoire de France, de répandre, j'emprunte ici ſes expreſſions, cet eſprit vraiment philoſophique, qui n'eſt que la raiſon même, libre des erreurs vulgaires, qui, en reſpectant les Lois divines & humaines, ſans leſquelles il ne reſteroit ni ordre, ni paix, ni ſûreté dans le monde, diſſipe tous les préjugés pernicieux, pour établir ſur leurs ruines les idées juſtes qui peuvent ſeules conduire les Sociétés au bonheur.

Les Abrégés hiſtoriques de M. l'Abbé Millot ont tous ces caractères intéreſſans, moins marqués dans ſon Hiſ-

toire de France, le premier de ſes Ouvrages en ce genre ; plus ſenſibles dans ſon Hiſtoire d'Angleterre, dont il exiſte deux traductions angloiſes ; preuves déciſives de l'eſtime qu'ils ont obtenue dans le pays où l'on peut le mieux en apprécier le mérite.

Ces deux productions annonçoient déjà leur Auteur comme un bon Ecrivain & comme un bon eſprit, lorſque M. le Marquis de Felino, Miniſtre de Parme, que j'aurai aſſez loué en rappelant ſes liaiſons avec un des plus illuſtres Membres de cette Compagnie, déſirant de répandre l'inſtruction parmi la jeune Nobleſſe de Parme, voulut établir une Chaire d'Hiſtoire, & reçut des mains de M. le Duc de Nivernois M. l'Abbé Millot, comme l'Homme de Lettres le plus capable de ſeconder ſes vues.

Ce projet du Miniſtre étoit digne d'un homme public. C'eſt un beſoin preſſant aujourd'hui d'éclairer cette claſſe d'hommes, qui, dans tous les pays & ſous toutes les formes de Gouvernement, exerce un pouvoir ſi réel ſur toutes les autres claſſes des Citoyens. Deſtinés à l'état militaire, & preſſés d'y entrer pour arriver aux grades, la durée de leur éducation s'abrège tous les jours, & ſe termine avant ces années ſi précieuſes qui s'écoulent entre le commencement de l'adoleſcence & la virilité. Une éducation prolongée, qui embraſſeroit toute cette époque, développeroit les forces de l'eſprit & le caractère de l'âme. Loin de la diſſipation du monde, la penſée s'exerceroit, & le ſentiment prendroit une énergie que l'uſage précoce

de la Société affoiblit toujours. Plus long-temps enfant, l'homme, formé à loiſir, en ſeroit plus homme ; & ſi l'on me permet de le dire, peut-être cette Nation ardente & réfléchie, qui s'eſt donné parmi les autres une exiſtence politique plus grande que celle que la Nature ſembloit lui avoir deſtinée, & qui emprunte plus de force de ſon caractère que de ſes moyens réels, ne doit-elle ces avantages qu'à l'habitude heureuſe de prolonger plus qu'aucun autre Peuple le temps de l'éducation.

Etabli à Parme, M. l'Abbé Millot, par ſon exactitude à remplir les devoirs de ſa place, par une réſerve dont les Etrangers ſavent d'autant plus de gré aux François, que nous la leur montrons plus rarement, & par la ſageſſe & la bonté de ſon eſprit, obtint bientot la conſidération qu'il méritoit.

C'eſt des leçons qu'il donnoit à la jeune Nobleſſe de Parme, que ſe ſont formés ſes Elémens d'Hiſtoire générale, ancienne, & moderne, où ſon plan s'agrandit, & où il ne demeure point au-deſſous de ſon ſujet.

Dans cet Ouvrage ; il a ſuivi plus régulièrement & perfectionné cette méthode utile, inconnue aux Anciens, & due à quelques Hiſtoriens Philoſophes, de réſumer à chaque époque les circonſtances qui la caractériſent, & qui ſont comme les grands traits du tableau des Nations.

Le mérite qui diſtingue ces obſervations générales, eſt une philoſophie ſaine, qui éloigne de l'Auteur toute

exagération, même lorſqu'il s'élève contre les vices & les malheurs de l'humanité. Il nous montre de ſiècle en ſiècle les progrès réels, quoique lents, des Nations vers le bonheur, & nous ramène à cette vérité conſolante qu'a ſi bien développée avant lui l'Auteur ingénieux & profond de la *Félicité publique*, que le ſort des hommes eſt meilleur aujourd'hui que dans ces ſiècles vantés par de faux Politiques, par des Moraliſtes exagérés, ou, ce qui eſt plus commun encore, par des miſanthropes mécontens.

M. l'Abbé Millot s'occupoit de ce grand travail, lorſque des diviſions inteſtines vinrent troubler le pays qu'il habitoit, & le calme de ſes études. M. le Marquis de Felino devint l'objet d'un mouvement populaire qui alla juſqu'à mettre en danger ſa perſonne & le petit nombre d'amis que lui laiſſoit le malheur.

L'homme de Lettres étoit de ceux que l'adverſité n'écarte pas. Le Miniſtre n'oſoit plus ſe montrer en public ; il étoit menacé d'être brûlé dans ſa maiſon. Dès-lors l'Abbé Millot ne le quitte plus. On a beau l'avertir des périls auxquels il s'expoſe, & lui annoncer la perte inévitable de ſa place : *Ma place*, dit-il, *eſt auprès d'un homme vertueux, mon bienfaiteur & qu'on perſécute ; je ne perdrai point celle-là.* Sorte de courage qui, pour être paſſif & ſans action, n'en eſt peut-être que plus difficile & plus rare, & qui ſe montre plus intéreſſant dans un homme que ſon caractère froid & des occupations paiſibles ſembloient n'appeler qu'à de plus douces & de plus faciles vertus.

Cette conduite ne pouvoit qu'augmenter, dans ſa patrie, la conſidération que lui méritoient ſes talens. De retour en France avec les récompenſes de la Cour de Parme, il obtint encore des grâces du feu Roi. Il reçut bientôt une marque diſtinguée de l'eſtime qu'il avoit inſpirée, par la confiance que lui témoigna une illuſtre Maiſon, en lui ouvrant le plus riche dépôt de l'Hiſtoire de notre ſiècle, & en l'engageant à ſe charger de la rédaction des Mémoires du Maréchal de Noailles.

On ne peut douter du mérite de la collection dépoſée entre les mains de M. l'Abbé Millot, ſi l'on penſe qu'elle fut formée par cet excellent Citoyen qui poſſéda à un degré rare les talens de l'homme de guerre & ceux de l'homme d'Etat; ſavant dans l'Art militaire, ſur-tout dans la partie de cet Art la plus difficile & la plus importante, le plan des campagnes & la marche des armées; digne de l'hommage que lui rendoit Maurice de Saxe, en l'appelant ſon père & ſon maître; à qui il n'a manqué qu'un ſuccès que ſes diſpoſitions aſſuroient ſi elles avoient été ſuivies, pour être compté au nombre des plus grands Généraux de la Nation; & qui, dans la ſcience de l'adminiſtration, portant un eſprit éclairé & les meilleures vues qu'on eût de ſon temps, fut l'ame & la lumière des Conſeils juſques dans ſa vieilleſſe la plus avancée.

Je ne diſſimulerai point, MESSIEURS, que ce travail de M. l'Abbé Millot n'a pas rempli l'idée qu'on en avoit conçue, & j'en rechercherai la cauſe, ſans craindre de juger

avec trop de ſévérité un Écrivain eſtimable, qui me pardonneroit, s'il étoit vivant, de n'être que juſte envers lui, même dans ſon Eloge.

Dans tous ſes Ecrits, M. l'Abbé Millot montre une ſorte d'eſprit qu'on peut appeler philoſophique, pour le diſtinguer de l'eſprit d'érudition; non pas que l'un & l'autre ne puiſſent ſe concilier dans un homme de Lettres, mais parce que l'un ou l'autre peut faire ſon caractère dominant. L'eſprit d'érudition aime les faits pour eux-mêmes; l'eſprit philoſophique ne les obſerve que par le rapport qu'ils ont avec quelque vérité générale: pour l'un, l'Hiſtoire eſt un tableau d'événemens; elle eſt pour l'autre un recueil d'obſervations & de maximes: l'un ne voit que les maſſes, l'autre n'obſerve que les détails: ainſi l'Hiſtoire générale, féconde en grands réſultats, convient mieux à celui-là; l'Hiſtoire particulière, riche en anecdotes, eſt mieux placée entre les mains de celui-ci.

Auſſi M. l'Abbé Millot, qui, travaillant d'après des papiers de famille, a dû y trouver des traces du caractère & de la vie privée de toutes les perſonnes qui jouent un rôle ſur ce théâtre, ne les préſente-t-il, non plus que le Maréchal lui-même, que comme des hommes publics; & trompant l'attente de ſes lecteurs, il ne les fait jamais voir dans cet intérieur où les hommes penſent, agiſſent, parlent ſans appareil & ſans contrainte, & ſe montrent au naturel.

Mais quand même le caractère d'eſprit de M. l'Abbé Millot

l'auroit rendu propre à écrire des Mémoires particuliers, il lui manquoit une diſpoſition néceſſaire pour donner à un Ouvrage de ce genre le mérite qu'on y déſire. Cette diſpoſition eſt l'intérêt, qui ne peut ſe trouver que dans l'acteur ou le témoin.

Depuis les Commentaires de Céſar, que ſont tous les Mémoires connus, ſinon les ſouvenirs de celui qui les a écrits? Et pour ne citer que ceux qui appartiennent à notre Nation, Commines, Monluc, Rohan, la Rochefoucault, Retz, Villeroy, Torcy, ont tous vécu au milieu des événemens qu'ils racontent; ils nous intéreſſent, parce qu'ils ſe peignent eux-mêmes, & ne retracent que des objets dont ils ont été conſtamment entourés. Leurs regards ont été frappés, leur imagination ſaiſie, leur ame émue; lorſqu'ils entreprennent d'écrire, ils trouvent toutes leurs idées préſentes, toutes leurs paſſions encore vives, tous leurs ſentimens en activité; & communiquant à leur ſtyle l'intérêt dont ils ſont remplis, ils peignent toujours avec énergie, & ceux mêmes qui nous laiſſent entrevoir la partialité des paſſions, nous attachent encore à leurs récits, lorſque nous les ſoupçonnons d'altérer la vérité.

C'eſt ce caractère qui rend ſi attrayante la lecture des Mémoires du Cardinal de Retz: cet Ecrivain dut ſon éloquence à la paſſion de l'intrigue & des factions, qui l'animoit, & qui fut à la fois le reſſort de ſon ame & celui de ſon génie. Il écrit en Conjuré; & quoiqu'il conjure en ſe jouant, il eſt plein de chaleur, parce qu'il parle de lui

& de ce qu'il aime, deux moyens ſûrs de donner à ſon talent tout ce qu'il peut avoir d'action & d'effet.

Je n'ai garde, MESSIEURS, de préſumer que des Mémoires écrits par le Maréchal de Noailles lui-même euſſent été paſſionnés ; mais l'homme qui avoit joué un ſi grand rôle dans les événemens qu'il raconte, les eût ſans doute animés du plus grand intérêt ; il y eût épanché ſon ame ; il y eût rendu compte des impreſſions diverſes qu'avoient faites ſur ſon eſprit les grands objets qui l'avoient frappé, la Cour de Louis XIV dans la vieilleſſe de ce Monarque, celle d'Eſpagne dans ſes adverſités, celle du Régent dans ſa diſſipation ; il nous eût peint les divers perſonnages en action ſur ces trois grands théâtres, leurs paſſions, leurs caractères ; il nous eût dévoilé les reſſorts cachés des événemens d'un demi-ſiècle ; il eût donné de la couleur à tous ſes récits & de la vie à tous ſes tableaux. C'eſt ce qu'on ne pouvoit guères attendre d'un Ecrivain qui ne voyoit tous ces objets que dans l'éloignement & par les yeux d'autrui.

Mais en convenant qu'il manque aux Memoires de Noailles ce qui donne l'ame à des Mémoires particuliers, l'intérêt de l'Écrivain, je ne dois pas négliger, MESSIEURS, de rendre juſtice à cet Ouvrage, eſtimable par l'étendue du travail qu'il a demandé ; par la manière dont il eſt écrit ; par la liberté avec laquelle le Rédacteur y juge les hommes & les affaires ; enfin, par le tableau intéreſſant qu'il nous trace de ce Roi dont la gloire s'augmente à meſure que s'accroiſſent les lumières de la Nation qu'il a formée, & qui,

qui, loué déjà pendant un siècle entier, fournit encore de nouveaux traits à la louange, à mesure qu'on pénètre plus avant dans l'intérieur de sa vie & dans le secret de ses conseils.

Louis XIV, dans les Mémoires de Noailles, n'est plus, à la vérité, le Monarque conquérant & par-tout victorieux, menaçant de son joug l'Europe alarmée; ce n'est plus le Souverain animant tous les Arts, imprimant un grand mouvement à tous les esprits, & donnant, comme Auguste, son nom à son siècle: mais on y voit encore le Législateur qui, au milieu d'une guerre malheureuse, fait maintenir l'ordre & l'empire des Lois; donnant à son administration cette stabilité qui augmente sans mesure l'utilité des sages institutions; ayant toujours dans les affaires l'esprit de suite, sans lequel rien ne se fait, parce que rien ne s'achève; ne retirant point sa confiance à ceux qui l'avoient une fois obtenue, les défendant lui-même contre leurs ennemis, & réservant pour ses affaires tout le temps qu'ils auroient perdu à se débattre contre l'intrigue; gouvernant une grande monarchie avec la vigilance d'un propriétaire & l'intérêt d'un père de famille, & faisant, dans toute la force naïve de ce terme populaire, le métier de Roi; expression qu'il a ennoblie lui-même dans le Mémoire écrit de sa main, rapporté par M. l'Abbé Millot. On y voit enfin le Monarque, grand dans ses revers, compatissant aux maux de son peuple, avouant les fautes qui les ont causés, reconnoissant des services reçus, l'ami de ses serviteurs, l'honnête homme

dans le Roi. Et quel François ne ſaura gré à l'Auteur des Mémoires de Noailles de nous avoir montré Louis XIV ſous des traits ſi intéreſſans?

L'Homme de Lettres qui avoit ſi bien étudié Louis XIV, étoit propre ſans doute à former un Prince du ſang des Bourbons. Auſſi cette auguſte famille, dans laquelle on voit ſe perpétuer une heureuſe alliance des talens militaires, de l'amour des Lettres, & de la paſſion pour la gloire, qui fit le caractère du Grand Condé, jeta-t-elle les yeux ſur M. l'Abbé Millot au moment où il s'agiſſoit pour elle du plus grand intérêt, celui de rendre l'héritier de tant de Héros digne de ſes ancêtres. Ce fut alors qu'admis par l'illuſtre Chef de cette Maiſon à une ſorte de familiarité, qu'à cette diſtance de rang l'homme médiocre n'accorde jamais, il put admirer de plus près tout ce que ce Prince a de diſcernement & de lumières, & malgré la modeſtie qui lui étoit naturelle, s'enorgueillir d'avoir fixé ſon choix.

Qu'elles ſont belles ces fonctions qu'eut à remplir M. l'Abbé Millot! & combien eſt néceſſaire, MESSIEURS, l'inſtruction dans ce petit nombre d'hommes à qui une haute naiſſance impoſe de grandes obligations, & donne en même temps de ſi puiſſans moyens de s'y ſouſtraire! En vain l'éducation les aura formés aux plus grandes vertus, ſi l'ignorance, qui égare les ames les plus droites & les plus élevées, les laiſſe expoſés à devenir les jouets des erreurs & de la ſéduction qui les environnent. J'ajoute, MESSIEURS, que les lumières ſont en eux un beſoin public. Que leur

raiſon ſoit éclairée ; & auſſi-tôt, en raſſemblant autour d'eux un grand nombre de Citoyens diſtingués par leur naiſſance, leurs talens, ou leurs emplois, ils donneront à l'opinion publique un centre autour duquel elle ſe formera & ſe fortifiera, & ils accéléreront ainſi ce mouvement général des eſprits, qui entraîne inſenſiblement les Gouvernemens eux-mêmes, & conduit les Nations au degré de bonheur auquel la nature leur a permis d'aſpirer.

Mais qu'ai-je beſoin, MESSIEURS, de prouver ici l'importance de l'inſtruction dans ce rang élevé, tandis que vous en voyez vous-mêmes les avantages atteſtés par d'illuſtres exemples ? quand vous voyez ſi près du Trône l'amour paſſionné des Lettres, le choix & la variété des connoiſſances, & juſqu'à l'étendue du ſavoir ? Le ſage & vertueux Inſtituteur qui a jetté dans l'ame de ſes auguſtes Elèves les premières ſemences de ces qualités précieuſes, eſt aſſis au milieu de vous, MESSIEURS, & M. l'Abbé Millot s'applaudiſſoit de trouver dans cette Compagnie le plus digne modèle qu'il pût imiter.

C'eſt en rempliſſant avec la plus vertueuſe exactitude ce miniſtère intéreſſant, que M. l'Abbé Millot a terminé ſa carrière, & ſon caractère offre des ſingularités plus piquantes peut-être que ſes Ecrits.

Il eut pour la retraite & la ſolitude un goût, ou plutôt une paſſion qui lui a été commune avec d'autres gens de Lettres ; mais il y joignit une manière qui lui fut propre, de ſe rendre ſolitaire au ſein même des ſociétés.

Au milieu des hommes il avoit l'air d'un étranger qui entend la langue du peuple chez lequel il vit, & qui n'a pas l'habitude de la parler. En s'adreſſant à lui, on s'appercevoit qu'on interrompoit ſes penſées & qu'on lui demandoit un effort ; & il avoit autant de peine à ſortir de lui-même, que la plupart des hommes en éprouvent à y rentrer. Aucune diſcuſſion ne décourageoit ſon ſilence, parce qu'aucun déſir de briller ne tentoit ſon amour-propre.

Il pratiquoit à la lettre la maxime de quelques Moraliſtes outrés, & du grand monde, auſſi ſévère qu'eux, de ne laiſſer jamais paroître comme de ne laiſſer jamais entendre le *moi*. Il ne parloit ni de ſes projets, ni de ſes ouvrages, ni de ſes eſpérances, ni de ſa fortune, ni de ſes peines, ni de ſes plaiſirs. Il eut ſans doute une ame ſenſible, puiſqu'il fut vertueux ; mais cette ſenſibilité ne ſe montroit pas dans les ſociétés ; & s'il goûta les douceurs de l'amitié, il ne connut pas l'agrément des liaiſons, qui ne ſe fait ſentir que dans le libre épanchement des entretiens.

Mais ce ſilence habituel ne pouvoit ni inquiéter ni déplaire : M. l'Abbé Millot avoit l'art d'écouter, auquel Fontenelle attachoit un ſi grand prix, & que dans ſa vieilleſſe il trouvoit déjà rare. Ce mérite, car c'en eſt un, faiſoit rechercher M. l'Abbé Millot par cette claſſe d'eſprits féconds & actifs, qui, toujours prêts à donner le mouvement à la converſation, ne demandent que

des auditeurs attentifs & des juges éclairés ; & son absence laissoit un vide dans ces mêmes sociétés où, présent, il ne paroissoit tenir aucune place.

Cette habitude de s'isoler au sein même de la Société, fut pour lui une source d'avantages inappréciables. Elle écarta de lui les préventions de toute espèce, & cette multitude d'opinions fausses ou exagérées, qui naissent, se nourrissent, & se propagent dans la Société par le seul besoin de parler, & que trop souvent on se donne à soi-même en parlant de ce qu'on ne sait pas encore bien. Il s'accoutuma à ne penser & à ne sentir que d'après lui ; aussi a-t-il traversé la vie & passé par des situations diverses, sans laisser modifier ni son caractère ni ses opinions. Une Compagnie qui donnoit une couleur à tous ses Membres, les Cours, les maisons des Grands, un Pays étranger, les Provinces, la Capitale, les Sociétés littéraires sembloient ne lui avoir donné aucune de ses opinions, ni aucune de ses formes ; & c'est après l'avoir bien observé, qu'un homme célèbre, dont vous avez senti si amèrement la perte, & dont l'amitié fut trente ans utile à mon esprit & chère à mon cœur, M. d'Alembert, disoit que de tous les hommes qu'il avoit connus, M. l'Abbé Millot étoit celui en qui il avoit vu le moins de préventions & le moins de prétentions.

Avec un pareil caractère M. l'Abbé Millot fut-il heureux ? J'aime à répondre ici à cette question pour la gloire des Lettres.

Oui, MESSIEURS, M. l'Abbé Millot, ſe réduiſant ainſi à lui-même, fuyant la Société, & ſeul encore au milieu des hommes, trouvoit dans ce genre de vie des douceurs qui compenſoient les privations dont elle eſt accompagnée. L'homme de Lettres, ainſi retiré au dedans de lui, jouit mieux de la ſatisfaction intime & douce que donne l'exercice des forces de l'eſprit; il trouve un plaiſir plus vif dans la méditation, parce que ſon attention eſt plus profonde, & que ce plaiſir eſt toujours proportionné à l'énergie de l'attention. Il raſſemble & conſerve plus près de ſon ame ſes ſentimens & ſes penſées, que le tourbillon de la Société étouffe à leur naiſſance ou emporte avant leur développement. Enfin, dans le ſilence qui l'environne, la voix de la gloire qui l'appelle & le ſoutient dans des routes pénibles, ſe fait entendre plus diſtinctement & avec plus d'empire à ſon cœur.

Mais ſi l'état de l'homme de Lettres ſolitaire, a de ſi puiſſantes conſolations, c'eſt ſur-tout lorſqu'occupé d'objets grands & utiles, il peut ſe flatter que ſes travaux auront ſur le bonheur des peuples une ſalutaire influence; lorſqu'il peut penſer que, de l'obſcurité de ſa retraite, il eſt entendu de ceux qui diſpenſent ſur la terre & les biens & les maux; que, ſans pouvoir, il défend les droits des hommes; que, ſans autorité, il réforme les abus; que, ſans magiſtrature, il perfectionne la légiſlation, & qu'avec l'eſpérance courageuſe & réfléchie que les Nations ſeront heureuſes un jour, il a le noble orgueil

de penſer qu'il aura lui-même concouru à cette lente & déſirable révolution.

Souvent, il eſt vrai, ſe mêle à ſes jouiſſances la douleur de voir trop d'obſtacles arrêter encore les progrès des lumières, & l'application même des principes qu'on n'oſe plus conteſter. Il s'afflige à la vue des erreurs qu'il ne peut diſſiper, & des maux qu'il ne peut guérir : mais ſes peines ſont adoucies par l'eſpoir d'un avenir plus heureux, ſans qu'il ſe flatte d'en être le témoin, & par le charme ſecret que la Nature a répandu ſur tous les ſentimens honnêtes, lors même qu'ils ſont douloureux.

Il n'appartient qu'aux Chefs des Nations de trouver un plaiſir ſans mélange dans l'étude des moyens qui peuvent aſſurer le bonheur des Peuples. La vérité, une fois arrivée à leur eſprit, emprunte de leur ſeule conviction une force nouvelle ; & dès que les ſentimens de bienfaiſance ont trouvé accès dans leur ame, ils y acquièrent une entraînante autorité. Leurs projets ſont des jouiſſances, parce que l'exécution en eſt dans leurs mains ; aucune de leurs penſées n'eſt perdue pour l'humanité, car le bien qu'ils conçoivent ils peuvent le faire ; enfin leur pitié ſeule eſt un ſecours, puiſqu'en ſe montrant elle met auſſi-tôt en activité les dépoſitaires de leur pouvoir, qui ſe hâtent de ſoulager les maux publics dès que l'ame du Souverain en eſt émue.

Dans ce moment, MESSIEURS, la voix publique m'invite à vous montrer en action un heureux exemple de

ces jouiſſances de la Royauté, & le tableau que je viens de vous offrir, vous retrace le portrait de votre auguſte Protecteur. L'hommage que je lui dois ne ſera point ſouillé par la flatterie. Dans l'âge des écarts & des erreurs, il n'a montré ni paſſions ni préjugés. Du haut de ſon Trône, il donne à ſes Sujets l'exemple touchant des vertus domeſtiques, & fait jouir de la récompenſe qu'il en trouve dans les qualités précieuſes de ſon auguſte Compagne, & dans les fruits déſirés de leur douce union. Nous venons de le voir, combattant avec ſon Peuple les fléaux de la Nature, enſeigner aux Laboureurs les moyens de remédier aux déſaſtres d'une ſéchereſſe alarmante. Il répand ſes faveurs ſur les Lettres, pour les faire concourir avec lui au bonheur de ſa Nation. Il vient de tracer, de ſa propre main, & d'une main guidée par des connoiſſances sûres, la route d'une nouvelle navigation autour du Monde, pour avancer les progrès de cet Art admirable, à qui tant d'Arts & de Sciences doivent leurs progrès. Il aſſure, par la liberté du Commerce, la proſpérité de ces Colonies peuplées de ſes Sujets, & de nos Concitoyens, & qui n'ont pas réclamé en vain cette protection égale que doit un Roi juſte à toutes les Provinces de ſon Empire, quelque ſéparation que mette entre elles l'immenſité des mers. Il prépare dans ſa ſageſſe, entre ſes Sujets & le Peuple nouveau qui lui doit ſa liberté, une communication réciproque de ces biens

que

que la Nature ſemble n'avoir diverſifiés, d'une contrée à l'autre, que pour les lier toutes entre elles, malgré les vues bornées d'une Politique jalouſe. Il traite cette République naiſſante, dont il a protégé le berceau, avec les égards d'un ami & la généroſité d'un bienfaiteur: en écartant de ſes conſeils, dirigés par une ſageſſe expérimentée, tout projet d'étendre ſa domination, il a mérité de l'Europe une eſtime & une confiance perſonnelles. On lui donnera un jour le nom, plus beau que tous ceux qu'achetent les victoires, de Roi pacificateur. Enfin il embraſſe, dans l'étendue de ſa bienfaiſance & dans un ſyſtême général de félicité publique, & ſon Peuple & tous les Peuples.

Réponse de M. le Marquis de Chastellux au Discours de M. l'Abbé Morellet.

Monsieur,

Au moment où vous venez cueillir les palmes littéraires que de longs & d'estimables travaux vous ont méritées, il peut encore manquer quelque chose à votre triomphe; mais j'ose me flatter que rien ne manque à votre satisfaction. Sans doute le sort auroit pu donner à l'Académie un meilleur interprête, mais c'est un ami de trente ans qui vous parle en son nom, & la voix de l'amitié est toujours assez éloquente. Ce sentiment, le premier qu'on éprouve en commençant la vie, le dernier qu'on regrette & qu'on cherche encore en finissant sa carrière, ce sentiment si cher aux ames honnêtes & sur-tout aux gens de Lettres, semble avoir droit de réclamer par-tout la préséance. Ainsi donc, Monsieur, quels que soient les rapports sous lesquels la place que vous venez remplir & les fonctions que je dois exercer, vous présentent à mes yeux, j'aimerai à reconnoître en vous celui qu'un désir ardent de m'instruire me fit rechercher dès ma première jeunesse, ou plutôt que je trouvai dans le sein d'une Société dont mon cœur sentira toujours le prix par ses jouissances ou par ses regrets. Je ne résisterai pas aux souvenirs mêlés de douceur &

de triſteſſe, qui me tranſportent à ces temps heureux où la carrière ouverte devant nous, ne nous offroit encore que le charme des eſpérances. Eclairer & affermir ſa raiſon par une étude réfléchie, emprunter le ſecours des Sciences & des Lettres pour orner & étendre ſon eſprit, & diriger vers le bien public toutes les forces qu'on a raſſemblées : tel eſt le déſir le plus louable de la jeuneſſe, telle eſt auſſi la plus excuſable de ſes illuſions. C'eſt pour elle que la poſſibilité n'a pas de limites, le zèle point d'écueils, le ſuccès aucun doute. L'obſtacle eſt ſous ſes pas, mais le but eſt devant ſes yeux ; elle marche au but, & ne voit pas l'obſtacle. Cependant l'envie s'éveille, le préjugé ſe révolte, la pareſſe réſiſte, l'habitude s'obſtine, & le Philoſophe qui n'a pas douté que la bienveillance des hommes ne dût être le prix de l'amour de l'humanité, s'il s'arrête un moment dans ſa carrière, s'il regarde autour de lui, eſt bientôt étonné de trouver des ennemis. Perſuadé, mais trop tard, qu'on ne s'avance pas au travers de la foule ſans exciter la plainte ou le murmure, il appelle, il invoque ceux qu'il n'a pas offenſés ; mais ils ſe trouvent à une trop grande diſtance pour pouvoir l'entendre. La vérité elle-même, qui s'offroit à nos regards avec tant d'éclat, ſemble fuir devant nous & ſe couvrir de nuages, lorſque nous ſommes près de l'atteindre ; ſemblable à ces promontoires, à ces terres élevées, qui, s'avançant au milieu des mers, ſervent de guide aux Navigateurs : à peine les a-t-on appercues, qu'on croit déjà les

connoître & pouvoir les décrire ; cependant leur forme change à mesure qu'on en approche, & ce qui ne sembloit demander qu'un seul coup de crayon, ne peut plus être représenté que par l'Artiste le plus habile.

Ces réflexions, MONSIEUR, conviennent mieux à l'époque de maturité où nous nous trouvons l'un & l'autre, qu'à votre destinée personnelle. Vous l'avez ressenti sans doute cet amour passionné pour toutes les vérités utiles, vous vous êtes élancé vers elles sans craindre, peut-être sans prévoir les dangers attachés à leur poursuite ; mais les succès ont toujours couronné vos efforts, & les combats que vous avez dû livrer n'ont servi qu'à vous mieux faire connoître vos forces. Depuis long-temps témoin de vos travaux, il me sera aisé, il me sera doux, MONSIEUR, d'en retracer la marche & les progrès. C'est un détail dans lequel je ne crains point de m'engager, puisque l'Académie y reconnoîtra avec plaisir les motifs de son choix, & que le Public ne verra pas sans intérêt la chaîne de vos conceptions toujours liée au bien général de la Société.

Je dois d'abord compter, MONSIEUR, pour un de vos premiers avantages, d'avoir embrassé un état dont le seul privilége n'est pas de servir les Autels, ou de propager la Morale par le ministère de la parole. Les longues & pénibles études qu'il exige exercent à la fois l'esprit & la mémoire ; & comme aucune destination particulière n'enchaîne les Elèves qu'elles ont formés, elles laissent à

la Nature à décider l'emploi des talens, & donnent également à la Religion des Miniſtres reſpectables, à l'Etat des Citoyens utiles. C'eſt de cette ſalutaire retraite, lente, mais heureuſe préparation à la vie, que vous êtes ſorti, MONSIEUR, muni des armes les plus néceſſaires pour faire triompher la raiſon, un ſtyle pur & élégant, & une dialectique ferme & preſſante. Nulle époque ne pouvoit être plus favorable à l'emploi de vos talens. C'étoit le temps où les préjugés régnoient encore, mais où leur empire étoit menacé d'une prochaine deſtruction. Sur beaucoup d'objets le bien pouvoit s'opérer, & le bien n'étoit pas fait encore. C'étoit auſſi le temps où la Philoſophie, après s'être égarée dans de vains ſyſtêmes ou dans des ſpéculations trop hardies, ſe rapprochoit de ſon véritable domaine. Déjà le raiſonnement commençoit à s'exercer ſur des queſtions d'une importance plus immédiate & plus réelle; déjà l'on penſoit que le préjugé ne devoit être attaqué, qu'autant qu'il étoit nuiſible, & qu'il falloit s'attacher plutôt à redreſſer qu'à ébranler l'opinion.

Prêt à remplir la noble vocation d'un Ecrivain dévoué à ſa Patrie, à l'humanité, vos premiers regards ſe fixèrent ſur une Juriſprudence effrayante & barbare, dont les ſages principes de notre Gouvernement, & la ſaine doctrine que vous aviez puiſée dans nos Ecoles, ont heureuſement préſervé ce Royaume. Vous crûtes qu'il ne ſuffiſoit pas de tenir le monſtre écarté, mais qu'il falloit l'inquiéter, le frapper juſques dans ſon aſile. Ce fut l'ob-

jet d'un Livre ingénieux, qui dès-lors établit votre réputation. En effet, cet Ouvrage de votre jeuneſſe n'eſt point celui d'un jeune homme. Au lieu de cette déclamation trop commune de nos jours, qui, lors même qu'elle pourſuit le fanatiſme, ne dédaigne pas d'emprunter ſon langage, vos moyens de perſuaſion ſont des rapprochemens heureux, des combinaiſons fines & adroites, & une érudition choiſie, qui attire la confiance ſans fatiguer l'attention.

Bientôt il vous fallut employer les mêmes armes, mais dans un autre genre de combat. Quelques Adminiſtrateurs reſpectables, quelques Citoyens zélés voyoient avec peine qu'un eſprit trop excluſif régnât dans pluſieurs branches de la Légiſlation, & gouvernât des Corps trop jaloux de leurs priviléges. Vous ne balancez pas, MONSIEUR, à l'attaquer dans le centre même de ſes forces, dans l'opinion publique; & vos Ecrits, applaudis & encouragés, ouvrent l'entrée du Royaume à une induſtrie féconde qui enrichit le Commerce, à une méthode précieuſe qui conſerve la ſanté. Ces toiles ſi économiquement tiſſues, ſi ingénieuſement coloriées par les Orientaux, ne ſont plus pour nous que des modèles imités ou ſurpaſſés; leur fabrication offre une nouvelle reſſource au pauvre laborieux, & leur uſage contente également, & la médiocrité qui cherche l'épargne, & la richeſſe qui ne veut que l'agrément. Mais combien ne devez-vous pas plus encore vous féliciter d'avoir conſacré vos veilles à défendre l'inoculation pendant la longue & pénible guerre qu'elle eut à ſoutenir!, . . .

Quelle réflexion consolante, & quelle importante leçon! Cette même doctrine qu'un Savant étranger (1), à qui vous serviez d'interprête, s'efforçoit vainement d'établir, & que de graves décisions condamnoient de toute part, cette doctrine adoptée par un jeune Monarque dont la raison prononce & le courage résout, tandis qu'on discute encore, devient la consolation & le repos de la France. On lui doit le salut d'un Souverain appelé aux plus hautes destinées, & celui de deux illustres Princes, qui se dévouant avec lui, semblent annoncer dès-lors qu'ils partageront tous les dangers dont le Trône peut être menacé.... Et les découvertes nouvelles seront encore combattues par cela seul qu'elles sont nouvelles! & on leur préférera de vieilles erreurs, par cela seul qu'elles sont anciennes! Ah! repoussons cette idée, & rassûrés par nos premiers progrès, bénissons une fois le pouvoir destructif qui nous ravit tant de choses, le temps, qui nous montre le bien que nous devons attendre, dans celui que nous avons déjà vu s'opérer. Je ne puis, MONSIEUR, en parcourir les monumens, sans reconnoître par-tout vos traces. Mais qu'il m'est doux de trouver l'éloge de notre auguste Protecteur, si naturellement lié au bien public, que pour écarter les louanges, il faudroit ici plus d'art qu'on n'en met souvent à les amener.

Vous avez traduit, MONSIEUR, le Traité des délits & des peines, ou plutôt, en le publiant dans notre

(1) M. Gatti, maintenant premier Médecin du Roi de Naples.

Langue, vous lui avez donné tout ce qui lui manquoit encore dans la ſienne de méthode & de préciſion; vous l'avez tellement enrichi, que l'Auteur lui-même, adoptant vos changemens, a voulu, dans une autre édition, devenir à ſon tour votre traducteur. Ainſi, vous vous efforciez il y a quinze ans d'accréditer parmi nous d'importantes vérités, ſans ſavoir dans quel temps l'heureuſe révolution pourroit s'effectuer; & ſans doute vous ne me démentirez pas, ſi j'aſſûre qu'en ce genre les conjectures de la Philoſophie ſont toujours triſtes & décourageantes. Un ſeul événement a porté les germes de la raiſon à leur pleine maturité. Louis XVI a régné, & la queſtion préparatoire a été abolie, & l'accuſé a ceſſé d'être confondu avec le coupable, & la détention a été diſtinguée de la priſon, la ſûreté du Citoyen ſéparée de l'oppreſſion du Citoyen.

Cependant, MONSIEUR, tandis que vous offriez des ſecours paſſagers à toutes les idées utiles & féconde, un grand & vaſte objet s'étoit emparé de votre attention. Le Commerce, ſans lequel la terre ne donneroit point de productions, ou les productions point de richeſſes, le Commerce acquérant tous les jours plus d'importance par ſa liaiſon intime avec la proſpérité publique, & par ſes rapports continuels avec les Sciences & les Arts, réclamoit l'honneur qu'on avoit accordé juſqu'à préſent à preſque toutes les connoiſſances humaines. Il lui manquoit un édifice où ſes archives fuſſent dépoſées, ou plutôt il ne pouvoit plus faire uſage de celui qu'on lui avoit conſacré

ſacré dans ſon enfance. Le vœu général demandoit un nouveau Dictionnaire du Commerce, & le ſuffrage public vous en avoit nommé l'Auteur. Rappelez-vous, MONSIEUR, que, malgré l'ardeur avec laquelle vous vous livriez à ce travail, de triſtes réflexions portoient le découragement dans votre ame. Vous me diſiez ſouvent: « Lorſque je dois décrire le Commerce du Monde entier, pourquoi ne vois-je pas ma Patrie y jouer le rôle » auquel elle eſt appelée ? pourquoi ſouffre-t-elle qu'une » Nation rivale oſe envahir par la force, ce qu'elle pourroit partager par l'induſtrie ? Pourquoi tant de fertiles » rivages, tant de havres, tant de fleuves ſont-ils interdits à nos Navigateurs ? Ah ! ſans la liberté extérieure, comment profiter de cette liberté intérieure » dont je m'efforce d'établir les principes !.... ». Comparez, MONSIEUR, l'époque où vous avez commencé vos travaux, avec les auſpices ſous leſquels vous allez en publier le réſultat, & ranimez vos propres forces en voyant celles de votre Patrie. Celui qui partageoit vos peines, & n'oſoit encore vous montrer qu'un foible eſpoir, a maintenant un autre langage à vous tenir. J'ai vu, vous dira-il, j'ai vu les Pavillons François flotter ſur toutes les côtes de l'Amérique ; j'ai entendu les acclamations d'un Peuple brave & généreux, qui béniſſoit le Monarque des François, & qui, ſecouant à la fois toutes les chaînes qu'on lui avoit impoſées, déteſtoit également, & ſes antiques préjugés, & la longue oppreſſion dont il venoit de s'affranchir. Déſormais le Com-

merce de votre Patrie ſera libre comme vous l'avez déſiré ; mais telle ſera encore la fidélité aux principes d'une noble & ſaine politique, que malgré tant de brillans ſuccès, tant de preuves de généroſité, ni le vainqueur ni le bienfaiteur n'exigeront de préférences ambitieuſes ; & le ſeul privilége que l'on conſervera, ſera celui dont on ne peut jamais faire le ſacrifice, puiſqu'il eſt fondé ſur l'affection & la reconnoiſſance.

De ſi grands objets, qui n'échauffent pas moins votre ame que la mienne, ſemblent, MONSIEUR, éloigner l'attention du Public de tout mérite individuel, quelque éminent qu'il ſoit ; mais votre heureuſe deſtinée a voulu encore vous rapprocher des perſonnages les plus illuſtres & des événemens les plus mémorables. Cette Nation, eſtimable & grande dans ſes revers comme dans ſes ſuccès, que nous appelions notre ennemie, & que nous ne devons plus appeler que notre émule, réſolue enfin de terminer une longue & funeſte querelle, confie ſes intérêts à un homme d'Etat, dont le rang diſtingué, les profondes connoiſſances en tout genre, & ſurtout en Politique, étoient un augure favorable pour le ſuccès de ſes négociations. Cet homme d'Etat, MONSIEUR, eſt votre ami, & un ami qui ne craint pas de vous aſſocier à la grandeur de ſes penſées & à l'importance de ſes travaux. A peine le Comte de Shelburne, aujourd'hui Marquis de Landſdown, a-t-il ſigné le Traité de paix, qu'en vous en apprenant la nouvelle, il emploie ces expreſſions remarquables : « C'eſt vous

qui avez *libéraliſé* (l'Académie ne s'offenſera pas de la fidélité qui m'oblige à lui faire entendre un mot qu'elle n'a point adopté, mais dont j'aurois peine à trouver l'équivalent), » c'eſt vous, dit-il, qui avez » *libéraliſé* mes principes : ce ſont vos Ecrits, vos » converſations qui ont le plus eſſentiellement contribué » à m'éclairer ſur les avantages de la liberté du Com- » merce, liberté précieuſe qui ſait concilier tous les in- » térêts, & qui doit devenir un jour la ſource féconde » & commune de la proſpérité des Nations ». Ce témoignage flatteur, que Milord Shelburne vous a rendu, ſeroit encore un ſecret entre vous & vos amis, s'il n'avoit choiſi d'autres confidens, dont le devoir le plus ſacré, & ſans doute le plus cher, eſt d'apprécier le mérite & de lui prêter un noble appui. Des travaux toujours ſuivis & toujours utiles, l'eſtime de l'Etranger jointe à celle du Citoyen, l'activité conſtante d'un eſprit dont les efforts ne ſont ni vagues ni iſolés, mais s'appliquent toujours aux circonſtances & concourent aux vues du Gouvernement : tant de titres réunis vous ont mérité, MONSIEUR, les grâces de votre Souverain, grâces d'autant plus précieuſes, que ſi l'époque actuelle rappelle les beaux jours de Louis XIV, les diſtinctions que vous avez reçues rappellent auſſi la munificence éclairée de ce grand Roi, dont les bienfaits étoient toujours des gages aſſurés de l'eſtime publique.

Que d'encouragemens, MONSIEUR, pour conſommer la vaſte entrepriſe que vous avez commencée, pour ſatis-

faire l'impatience du Public, qui a mieux apprécié vos forces que l'immenſité du travail que vous vous êtes impoſé. Dans un Proſpectus qui lui-même eſt un Ouvrage intéreſſant, & qui décore déjà toutes les Bibliothèques, vous n'avez pas diſſimulé qu'il avoit fallu une ſucceſſion d'Auteurs & quarante ans de travail, pour que l'ancien Dictionnaire fût en état de voir le jour ; mais en expoſant les difficultés de l'Ouvrage, vous avez eu l'imprudence de laiſſer trop appercevoir les reſſources que vous aviez pour en triompher. Que ne devoit-on pas attendre en effet de l'Auteur des Mémoires ſur le Commerce des grains, & ſur l'importante queſtion de la Compagnie des Indes ? Frappé de la grandeur de vos engagemens, & pénétré du ſoin de les remplir dignement, en vain réclamez-vous contre vos propres ſuccès, en vain votre modeſtie exige-t-elle de vous une marche plus lente & plus précautionnée ; on vous demande de ne pas l'écouter, de ne pas trop ſacrifier à l'eſpoir d'une perfection qu'il n'eſt pas toujours poſſible d'atteindre, & dont on eſt sûr que vous approcherez plus que tout autre. Eh ! qui ſait mieux que l'Académie combien il eſt difficile de rendre un Dictionnaire parfait ? Elle eſt diſpoſée, MONSIEUR, à vous prêter des ſecours que vous lui rendrez avec uſure. Accoutumée à meſurer ſon eſtime pour les talens, ſur l'uſage qu'on en fait, elle ne cherchera pas à vous détourner de vos auſtères études. Cependant, lorſque le changement de travail, repos le plus ordinaire aux gens de Lettres, vous conduira dans des ſentiers plus

fleuris, elle aimera à vous entendre parler des Beaux Arts avec cette fineſſe d'eſprit & cette juſteſſe de raiſonnement qu'on a admirées dans votre ingénieux Ecrit ſur l'Imitation en muſique; elle vous ſaura gré encore de repouſſer le ſophiſme dangereux avec l'arme acérée & délicate que le fameux Swift ſemble vous avoir léguée, & elle vous applaudira également, ſoit qu'un goût ſûr & exercé vous ſuggère des moyens agréables de ſoutenir les droits de la raiſon, ſoit que la raiſon, à ſon tour, vous enſeigne à défendre la cauſe du bon goût.

C'eſt ainſi que l'Empire des Lettres réparant ſes pertes par de précieuſes acquiſitions, a le privilége d'échapper à la deſtruction, dont le pouvoir s'exerce autour de lui. Les talens, les Sciences, les Arts ne périſſent pas; mais les talens, les Sciences, & les Arts ſont des êtres abſtraits, qui n'ont de commerce qu'avec l'imagination. Dans cette Compagnie, ou plutôt dans cette Société, car cette expreſſion caractériſe mieux les liens qui nous uniſſent, l'amour des Lettres eſt inſéparable d'une tendre affection pour les Ecrivains qui les cultivent, & nous regrettons amèrement nos Coopérateurs, lors même que nous les avons dignement remplacés. L'intéreſſant éloge que vous avez fait de votre Prédéceſſeur, prouve aſſez que vous partagez le ſentiment dont nous ſommes pénétrés, & que venant pour la première fois vous aſſeoir parmi nous, vous n'y paroiſſez à aucun égard comme un étranger. Ce n'eſt donc pas pour rien ajouter à la gloire de M. l'Abbé Millot, c'eſt pour ma propre ſatisfaction que

je prétends auſſi rendre hommage à des talens dont le Public a tiré tant d'avantages, à des vertus que l'Académie chériſſoit, & dont elle conſervera long-temps le ſouvenir. Par ſes Ouvrages, M. l'Abbé Millot a mérité d'être l'Inſtituteur des Peuples; par ſes qualités perſonnelles, il a mérité d'être celui d'un Prince que le Peuple François doit déjà compter, je ne dis pas ſeulement au nombre de ſes eſpérances, mais de ſes véritables richeſſes. Eh! qui pourroit douter qu'un Condé ne fût le favori de la Victoire? Ce n'étoit pas cependant le langage que M. l'Abbé Millot tenoit à ſon Diſciple. Plus attentif encore à développer dans ſon cœur les ſemences de la vertu que les germes de l'héroïſme, lorſqu'il le voyoit entouré de l'éclat & du tumulte des armes, lorſqu'il falloit hâter ſes progrès dans la Géographie, pour lui faire connoître ces confins de l'Europe, ces Colonnes d'Hercule, où deux jeunes Princes, avides de gloire & de dangers, couroient expoſer le ſang de nos Rois; ou bien encore lorſque l'illuſtre Elève, viſitant le ſéjour de ſes pères, contemploit les trophées de Groningue & de Fridberg, & que, pénétrant enſuite dans la fameuſe galerie, cette vaſte ſcène de triomphes s'offroit à ſes regards, il lui diſoit alors: » Vous voyez comment on ſe fait craindre, apprenez » comment on ſe fait aimer. Vous ſavez déjà comment » on devient grand, apprenez comment on ſe rend heu» reux. Cet aſile de la gloire, qu'auroit-il été ſi les » Muſes ne l'avoient embelli? Détournez votre attention

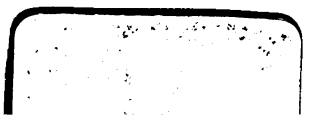
» de ces tableaux où le ſang des vainqueurs & des vaincus » ſouille également la terre, de crainte que vous n'ayez » d'autres larmes à verſer que celles de l'admiration. » Regardez ces marbres, ces lambris; vous y reconnoî- » trez les plus belles maximes des Philoſophes, les paſ- » ſages les plus eſtimés des Poètes anciens & modernes; » regardez, & ne doutez pas que les yeux du grand » Condé ne ſe ſoient plus ſouvent fixés ſur ces mo- » numens des Lettres que ſur ceux de ſes victoires. » Voulez-vous connoître une grandeur au-deſſus des » Rois & des Conquérans? contemplez celle de la Na- » ture dans cette immenſe collection que votre aïeul » vient de former. N'écoutez donc pas ceux qui ne vous » entretiendront que de la gloire, ou qui ne vous offri- » roient qu'un ſeul genre de gloire. Nul grand Homme » ſans l'amour des Sciences & des Lettres; nul homme » eſtimable ſans l'amour du bien public; nul homme » digne d'être aimé, s'il n'eſt ſenſible & bon ». Telles étoient les leçons que le vertueux Inſtituteur donnoit à ſon Diſciple; heureux de trouver les grands exemples ſi près de lui, que l'étude des temps reculés n'entroit dans cette éducation que comme un objet de curioſité! Nous les répétons avec plaiſir ces utiles leçons; mais quel- que importantes qu'elles ſoient, elles ne doivent point faire oublier celles que les gens de Lettres peuvent puiſer dans les Ouvrages & ſur-tout dans la vie de M. l'Abbé Millot. Elle apprend, cette vie irréprochable, que dans un Auteur vraiment philoſophe, la modéra-

tion ne nuit ni à la vérité qu'il doit propager, ni à la fortune à laquelle il peut prétendre. En considérant la carrière qu'il a parcourue, on croiroit qu'il n'a pas épargné les efforts pour devancer ses rivaux, & il a toujours marché sans précipitation & presque sans projets. En lisant ses Ecrits on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de la hardiesse avec laquelle il combat d'antiques préjugés, ou du calme qu'il conserve dans cette lutte perpétuelle. Grâces soient rendues à tous ceux qui purifient l'Histoire des germes dangereux qu'elle porte dans son sein! Cet objet important, M. l'Abbé Millot se l'étoit proposé, il l'a rempli dans toute son étendue. Heureux les jeunes gens qui se seront instruits dans ses Livres! ils auront vu un magnifique spectacle, & ils en seront sortis exempts de corruption. Ce fut par ses travaux sur l'Histoire ancienne & moderne qu'on le jugea propre à remplir la tâche la plus difficile pour un Ecrivain véridique, celle d'écrire l'Histoire récente. M. le Maréchal de Noailles ne s'étoit pas contenté de servir pendant quatre-vingts ans sa Patrie, en Citoyen zélé, en Général habile, en Ministre éclairé; il avoit porté ses vues bienfaisantes jusques sur la Postérité. Il étoit persuadé en effet que les services rendus, soit dans le cabinet, soit dans les armées, n'ont qu'un temps, & que les vérités sont éternelles. Il en concluoit que le plus grand bien qu'on pût faire à son pays, c'étoit de l'instruire; & sans doute, puisque nos progrès en tout genre sont encore loin de leur terme, puis-

que les matières les plus importantes à notre bonheur ſont preſque toujours les moins approfondies, on doit une vive reconnoiſſance à ces hommes d'Etat, qui, craignant de reſtreindre les bornes de leur utilité à celles de leur exiſtence, ouvrent à nos regards les tréſors qu'une longue expérience leur a permis de raſſembler. Malheureuſement M. le Maréchal de Noailles n'avoit laiſſé que de ſimples matériaux; & lorſque des deſcendans dignes de conſerver ſa mémoire, lorſqu'une famille diſtinguée par un mérite héréditaire, & de nos jours par la plus heureuſe adoption (1), voulut confier ſes richeſſes à M. l'Abbé Millot, elle parut remplir le vœu de M. le Maréchal de Noailles, & préférer l'homme qu'il auroit lui-même choiſi. Peut-être, à la vérité, cet important Ouvrage laiſſe-t-il quelque choſe à déſirer : mais c'eſt un ſpectacle intéreſſant de voir un homme de Lettres, accoutumé à la retraite & au ſilence, qui ſe trouve tout à coup environné de toutes les affaires, ou ce qui revient au même, de toutes les intrigues qui ont agité la France & l'Eſpagne depuis la guerre de Succeſſion juſqu'à celle de Bavière; de le voir, dis-je, parcourir tranquillement ce labyrinthe des intérêts & des paſſions, & conſerver la même impartialité qui dictoit autrefois ſes jugemens ſur les Grecs & ſur les Romains. Le Maréchal de Noailles,

(1) M. le Marquis de la Fayette a épouſé l'arrière-petite-fille du feu Maréchal de Noailles.

pendant une longue carrière, n'avoit vécu que dans des temps difficiles. C'eſt une triſte réflexion : mais quelle ſeroit la joie de ce Citoyen vertueux, de ce ſujet fidèle, qui avoit vu la poſtérité de Louis XIV prête à s'éteindre, la Monarchie Françoiſe prête à ſe diſſoudre ; quelle ſeroit ſa joie s'il étoit témoin de l'éclat & du bonheur qui environnent aujourd'hui le Trône ? Sans doute, à la vue de nos proſpérités, il s'écrieroit : *Puiſſe une heureuſe fécondité perpétuer tant de bénédictions !* & ce vœu ſe trouveroit accompli.

Paul Grinke, 1.7.1984, [ZAH]

834087